



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Histoire de l'art et Shoah, Stéphane Mandelbaum entre au Centre Pompidou

Daniel Weysow

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Novembre 2019

Une exposition de l'œuvre dessinée de Stéphane Mandelbaum a été présentée cet été 2019 au Centre Pompidou à Paris, puis au Musée Juif de Belgique à Bruxelles. Ce dernier a par ailleurs organisé une table ronde autour des deux questions suivantes : peut-on y voir le signe d'une reconnaissance en cours de son œuvre ? Et si oui, est-elle (et pour quelles raisons) toujours actuelle ?

On ne devrait plus présenter Stéphane Mandelbaum, car son œuvre pertinente aurait déjà pu intéresser les institutions muséales internationales il y a des lustres. Décédé il y a 33 ans, que s'est-il passé pour qu'elle soit considérée, en 2019, comme suffisamment méritoire pour la voir entrer au musée et par conséquent s'inscrire dans le cours de l'Histoire de l'art ? Si ses travaux ont été suivis, de son vivant et après sa disparition, par une dizaine de galeries¹, ce n'est en effet que très récemment qu'ils ont attiré l'attention des responsables du cabinet d'art graphique du Musée national d'art moderne (Centre Pompidou Paris), lequel a décidé d'acquérir un de ses remarquables dessins de grande dimension (150 x 120,5 cm) intitulé *Goebbels*, datant de 1980.



Stéphane Mandelbaum, 1985 © Georges Meurant

Il s'agit d'une première, si l'on fait exception du Musée Juif de Belgique qui a réuni, entre 1989 et 2000, huit de ses dessins et gravures. Le pas franchi, mais demeurant intrigués par son œuvre dense et décomplexée, les historiens de l'art du Centre Pompidou cherchent, depuis, à mieux la cerner, en tentant de décrypter les zones d'ombre qui subsistent et de répondre aux interrogations qu'elle continue de susciter. De manière à la soumettre à l'attention générale, les deux musées, en parfaite collaboration, ont décidé d'offrir à leur public une exposition. Intitulée *L'œuvre dessinée de Stéphane Mandelbaum*, elle a d'abord été présentée à la Galerie d'art graphique du Centre Pompidou, du 6 mars au 20 mai 2019, puis au Musée juif de Belgique du 14 juin au 22 septembre 2019, réintitulée *Stéphane Mandelbaum – The Inner*

¹ On se reportera, pour la liste des œuvres et les biographie, bibliographie et filmographie établies, à l'indispensable catalogue de l'exposition *Stéphane Mandelbaum*, Centre Pompidou, Paris, Dilecta, 2019, qui comprend, outre de très nombreuses reproductions, des contributions de Bernard Blistène, Anne Montfort, Gérard Preszow, Choghakate Kazarian, Bruno Jean, Pierre Thoma, et Anne Lemonnier.

Demons of an 80's Artist, parce qu'accompagnée d'une sélection additionnelle d'œuvres plus particulièrement centrées sur ses principales préoccupations existentielles.

Né à Bruxelles le 8 mars 1961, Stéphane Mandelbaum est décédé tragiquement, assassiné, à l'issue d'un règlement de compte consécutif au vol d'un Modigliani, en décembre 1986. Il a laissé, au vu de ses quelque dix années de travail, une œuvre considérable, composée de dessins, de gravures et de peintures. Entré à l'Académie de Boitsfort en 1976 puis à celle d'Uccle en 1979, qu'il quitte en 1982, année de sa première exposition (à Verviers), il a commencé par dessiner une série de portraits révélant la nature de ses propres interrogations. Au firmament de ses figures tutélaires, un poète trafiquant d'armes, un peintre bouleversé par la Shoah, un cinéaste rendant compte des spasmes du fascisme, et un révolutionnaire marxiste actif. Dans l'ordre, Arthur Rimbaud, Francis Bacon, Pier Paolo Pasolini, Pierre Goldman. Au panthéon non parce qu'ils étaient célèbres, mais parce que Stéphane Mandelbaum se reconnaissait pour une part en chacun d'eux, impressionné par leur personnalité et appréciant leur appréhension et vision du monde ainsi que leur engagement. Il vibrait, pourrait-on dire, à l'unisson de ce qu'ils pouvaient exprimer, en cherchant, semble-t-il, comme le montrent souvent les portraits réalisés, à laisser voir qu'il s'identifiait à eux. Ainsi, une correspondance se remarque nettement si l'on compare ses autoportraits à la plupart des sujets portraiturés qu'il affectionnait, à suivre déjà le traitement des yeux, du nez, et de la bouche, qui relèvent – mais peut-être n'est-ce attribuable qu'à son style, à sa façon de dessiner ? – d'un même rapprochement. Il s'est parallèlement voué, avec plus de distance, à représenter des dignitaires nazis comme Ernst Röhm, Joseph Goebbels, Heinrich Himmler, qui apparaissent munis de spécificités graphiques propres. De nombreux autres portraits sont également remarquables, tel celui de Gamal Abdel Nasser (le président égyptien qui provoqua la guerre des Six Jours que mena Israël contre l'Égypte, la Jordanie, la Syrie et le Liban en 1967), ou ceux notamment de proxénètes et de chefs de gangs locaux. Sous-jacents à ces représentations, des croquis annotés, sur des feuilles A4 ou dans des carnets, alignant, parmi d'innombrables sujets, des légions de petits soldats en action (voir la couverture du catalogue de l'exposition), des armes, son revolver, des amis, des évocations d'Auschwitz, divers inventaires (de camps de concentration, de pays à visiter, d'amis, de vols à organiser visant à épurer ses dettes, de jours à passer en prison à la suite des arrestations dont il aurait pu faire l'objet, de conquêtes féminines²...) Un condensé, en somme, de portraits d'artistes rebelles, de bourreaux du Troisième Reich et de personnages « exotiques » qui secrètent, comme autant d'archétypes, les symboles du pouvoir le plus noir, et sous forme d'antithèses, les antidotes les plus sûrs. Et baignant au centre de cet univers : lui-même, toujours en situation, dressant projections et liens tentaculaires dans toutes les directions.

Quel était le moteur de la démarche de Stéphane Mandelbaum ? Et quelles furent les raisons qui l'incitèrent à vivre les situations parfois délictueuses qu'il mettait en scène ? Son souhait d'alterner la carte du tendre avec celle du dur reposait certainement sur une volonté de sonder à la fois les tréfonds de l'âme humaine et les limites de la société. À la recherche de lui-même, il aura parcouru l'horizon de sa nature et de son univers en interrogeant, comme on l'a vu, des référents « clés » à ses yeux au travers de ses portraits. Quelle était sa place dans ce monde, plombé par l'effacement de ses origines familiales et culturelles, qui ne cessait de le tourmenter ? Au cœur de ses représentations et de ses actions se trouve une nécessité

² Voir les nombreuses reproductions figurant dans la contribution de Gérard Preszow dans le catalogue de l'exposition.

première, celle d'affronter, en face à face et à bras le corps, les réalités du plus terrible des événements, la Shoah, et le cortège de questions qui s'ensuivent. Car ses œuvres font, directement ou indistinctement, sans cesse référence à ce monde détruit qui fut celui de ses aïeux restés et massacrés en Pologne lors de la Solution finale. S'il a pu naître, lui, Stéphane Mandelbaum, c'est bien parce que ses grands-parents ont décidé de quitter la Pologne à temps – et qu'ils se retrouvèrent à l'abri d'une cité ouvrière des environs de Liège, son grand-père travaillant pour Cockerill –, où grandirent avec eux son père et ses deux oncles, qui furent placés durant l'Occupation dans des familles d'accueil afin d'échapper aux rafles allemandes.

On sait combien il fut difficile, pour la première génération de survivants, de transmettre à leur retour leur expérience ou des camps ou de tout ce à quoi ils assistèrent. D'une manière générale, dans la sphère publique, « on » ne voulait pas vraiment les écouter, préférant ne plus trop songer aux malheurs et divisions dues à la guerre. Et puis ils ne souhaitaient pas non plus, pour ne pas les désespérer à leur tour, trop parler de ce monde juif disparu à leurs enfants. La seconde génération, de son côté, tétanisée par les événements qu'elle découvrait peu à peu, même si elle cherchait à en apprendre davantage, n'arrivait pas nécessairement à obtenir toutes les réponses à ses questions. Rien d'étonnant au fait qu'Arié Mandelbaum, le père de Stéphane, interviewé par Johannes Blum³, n'ait qu'une vague idée de ce que vécurent ses aïeux restés en Pologne, bien qu'il ait rencontré des membres de sa famille installés à New York et entrepris un voyage sur les lieux de vie de ses grands-parents. Fait insolite s'il en est, il découvrit la déportation de son grand-père en lisant la bande dessinée *Maus* d'Art Spiegelman. Le père d'Arié, lorsqu'il eut ces pages sous les yeux, y reconnut son propre père, originaire de Sosnowice⁴. S'agissait-il de tenir à distance « confortable » les événements les plus douloureux éprouvés par les leurs ? Cela ne limitait cependant en rien, en termes de transmission, le poids de l'histoire⁵. Ainsi l'œuvre peinte d'Arié est en effet imprégnée de représentations de la Shoah. Par souci de pudeur, celles-ci sont recouvertes d'un voile blanc translucide, exigeant pour percevoir pleinement le sujet, une observation attentive. Rien n'est livré sur un plateau, mais tout est là pour qui veut voir et saisir. Une semblable attitude se retrouve aussi bien dans les réalisations cinématographiques de la seconde génération. Citons par exemple celles de Chantal Akerman, comme l'a très bien mis en lumière le documentaire de Marianne Lambert qui retrace, en lui donnant une forme testamentaire, le suivi complet des réalisations de la cinéaste⁶. Cette relative « distance » ou « paralysie interrogative » des deux premières générations par rapport aux événements aura eu pour effet de susciter une réaction nettement plus vive de la part de la troisième. Éprouvant un « manque » impossible à (di)gérer et à accepter, ceux-ci⁷ ont cherché à combler les « trous » de leur histoire, à en

³ Témoignage audiovisuel d'Arié Mandelbaum enregistré par Johannes Blum le 24 février 2009.

⁴ Art Spiegelman, *Maus, un survivant raconte. Et c'est là que mes ennuis ont commencé*, tome II, Paris, Flammarion, Paris, 1994, p. 27-35.

⁵ Arié Mandelbaum, *Matières & Supports/ACA Convergences « 1711 »*, conversation avec Gisèle Van Lange, sur YouTube, consulté le 16 août 2019.

⁶ Marianne Lambert, *I don't belong anywhere-le cinéma de Chantal Akerman* (Cinéastes d'aujourd'hui), Artémis Production, 2015, 1 h 7.

⁷ Lire à ce sujet l'admirable ouvrage de Nathalie Skowronek, *La Shoah de Monsieur Durand*, Paris, Gallimard, 2015, qui évoque la question de la transmission de la première à la quatrième génération. Et voir aussi, dans le même registre, mais portant sur un épisode de la Première Guerre mondiale, le documentaire d'André Darteville, *Trois journées d'août 1914*, en deux volets : *Les murs de Dinant* et *Les villages contre l'oubli*, produit par Dérives, où les descendants des victimes, interviewés, donnent à percevoir les caractéristiques de cette transmission entre générations.

récupérer, plus activement que la précédente, les fragments, à tenter de recomposer, d'une certaine manière et par bribes, l'univers disparu. Le pendant de la démarche étant d'examiner aussi, d'un peu plus près, ce qui, en l'homme, a pu rendre possible une telle entreprise génocidaire. C'est autour de cette (en)quête, de toute évidence, que se sont articulés les efforts, l'imaginaire, et le travail de Stéphane Mandelbaum.

Il s'agit ainsi d'une œuvre puissante où vie personnelle et représentations artistiques coexistent dans un même élan. Les poussées d'adrénaline, de manière concomitante, se sont révélées dans ses dessins comme dans son cadre de vie concret, l'amenant à reconsidérer les contours et les normes de sa propre vie en société. Ses expériences vécues sont décrites dans une œuvre faisant office, pour le principal, de journal personnel où se manifeste une volonté de savoir et une envie folle de « vivre » – sans doute pour se libérer du poids de l'Histoire – sans entraves.

Pourquoi et en quoi l'œuvre de Stéphane Mandelbaum, considérant la conclusion qui précède, apparaît-elle aujourd'hui intéressante aux yeux d'une institution muséale telle que le Centre Pompidou ? En réponse à cette question, nous rapportons ici, synthétisées, les réflexions des intervenants de la table ronde organisée par le Musée Juif de Belgique le 27 juin dernier. Y ont participé la commissaire de l'exposition du Centre Pompidou, Anne Montfort ; le poète et peintre Antonio Moyano ; le réalisateur du film documentaire *La Sainteté Stéphane*, Gérard Preszow ; la directrice des collections du Musée Juif de Belgique, Zahava Seewald ; et le commissaire de l'exposition du Musée Juif de Belgique, Bruno Benvindo, à qui revint l'honneur de présenter les invités et d'introduire le propos, partant du constat que « tout n'a pas été dit sur l'œuvre [...], qu'il y [avait] des carences » au niveau du repérage et des significations des contenus de l'œuvre, ajoutant que « cette première acquisition de la part d'un musée d'art moderne constituait un pas important pour la reconnaissance de l'œuvre. » La table ronde avait dès lors pour objectif « d'ouvrir de nouvelles portes sur ce travail, de revenir sur l'œuvre proprement dite, de laisser les aspects biographiques à la marge, et de repartir de cette production dense [...] en croisant les regards des témoins et des historiens de l'art. »

Anne Montfort a fait part de la difficulté qu'elle avait rencontrée au premier abord de l'œuvre de Stéphane Mandelbaum. Tant de choses avaient été dites sur sa vie qu'elle ne parvenait pas « à distinguer l'œuvre de l'artiste ». Après avoir tenté d'écarter la biographie pour arriver à mieux lire l'œuvre, elle a constaté que c'était peine perdue, que celle-ci, « intrinsèquement lié à sa vie [...] se présente sous la forme d'un journal au quotidien doté de références constantes à l'histoire familiale ». Elle a ensuite évoqué sa manière de jouer sur des références secondaires, notamment liées au cinéma des années 1980, celui de Bunuel, Cavanni, Oshima, et Pasolini, en développant la conception esthétique et politique des films de ce dernier. Elle a également commenté la nature et l'historique du portrait de Goebbels acquis par le Centre Pompidou (que l'on retrouvera dans le catalogue de l'exposition).

Pour avoir bien connu Stéphane Mandelbaum, Antonio Moyano a confirmé qu'il ne fallait surtout pas tenter, pour comprendre l'œuvre, de se départir de sa biographie. Pour lui « la mort de Stéphane fait partie non de sa vie mais de son œuvre. Elle est en soi un vécu, et il reste vivant au travers de son oeuvre ». Considérant l'acquisition du dessin par le Centre Pompidou, il ajoutera que « la circulation des formes est le roman pur et dur de l'histoire de

l'art contemporain » tout en exprimant sa joie de voir son œuvre rencontrer enfin la « reconnaissance tant attendue [...] et la considération qu'on lui donne en la voyant partir vers d'autres cieux. » Il a aussi tenu à signaler que Stéphane, pour lui, restait une énigme et qu'il fallait garder à l'esprit que « l'œuvre restait inachevée », confiant que devant ces dessins de nazis et de références pornographiques, il lui avait un jour demandé s'il ne peindrait pas plutôt sa famille... Stéphane lui a répondu en substance : « un jour peut-être, mais c'est encore trop tôt. Pas maintenant. »

Gérard Preszow a raconté avoir rencontré Stéphane Mandelbaum par Arié, qui lui avait demandé s'il ne voyait pas, pour son fils, un appartement à louer. C'est ainsi qu'il a emménagé au-dessus de chez lui, au 17 rue Vanderschrick à Saint-Gilles. Ayant eu la chance de le côtoyer durant deux bonnes années, il a assisté à la préparation de ses premières expositions avant qu'il ne « bascule ». Dessinant sans arrêt, il lui a confié, pour répondre à sa demande, au jour le jour les dessins qu'il traçait – son journal – sur feuilles A4, qui finissaient jusque-là à la poubelle. C'est ainsi qu'a été réunie une « collection de *scraboutchas* » (tripatouillages en bruxellois) – dont un bel aperçu figure au catalogue – devenue indispensable pour appréhender le détail de sa vie et compléter son œuvre.

Rappelant que le Musée Juif de Belgique était la seule institution publique, à présent avec le Centre Pompidou, à posséder des œuvres de Stéphane Mandelbaum, Zahava Seewald a énoncé le fait qu'elles avaient été acquises à l'époque « parce que s'articulant dans le cadre des problématiques intéressant le musée telles que le judaïsme, l'immigration, l'image de soi, l'identité, l'exil, la disparition des familles dans la mémoire de la Shoah, la modernité juive contemporaine, l'antisémitisme, le religieux, la mémoire. » Concernant l'environnement créatif des années où Stéphane dessinait, et en particulier le contexte cinématographique évoqué existant à l'époque de la conception de son œuvre, elle a rappelé que venaient de sortir *Shoah* de Claude Lanzmann, *Bruxelles-Transit* de Samy Szingelbaum, *Symphonie* de Boris Lehman, et *Comme si c'était hier* de Myriam Abramovicz et Esther Hoffenberg. Elle a ensuite précisé l'importance de la figure de proue des héros de Stéphane : son grand-père Salomon, certainement un des rares survivants de sa famille, et l'importance de la langue yiddish qu'il apprenait en suivant des cours. Et qu'il y avait aussi, au moment où il conçut son tableau intitulé *Rêve d'Auschwitz*, la veine pornographique, qui proposait des romans de gare sado-maso destinés à un public plutôt



Autoportrait, 1979. Mine graphite sur papier.
© Stéphane Mandelbaum
© Centre Pompidou, MNAM-CCI/Philippe Migeat/Dits. RMN-GPt.

jeune. Venait aussi de paraître la version française de *La Maison de poupées*⁸ qui fut un énorme succès de librairie.

Partageant les rangs du public, Nadège Derderian, commissaire, aux côtés de Bruno Benvindo, de l'exposition présentée au Musée Juif de Belgique, a demandé aux intervenants de bien vouloir définir en quoi cette œuvre demeurerait actuelle. Pour Gérard Preszow, « elle

⁸ Yehiel De-Nur (alias [Ka-tzetnik 135633](#), ou encore Karol Cetynski), *The House of dolls* (La Maison des poupées), traduit en français par *La Maison de filles*. Le roman évoque les prisonnières juives amenées à se prostituer à Auschwitz.

saute aux yeux, a un impact direct en dehors même de tout rapport à l'histoire de l'art, relance la question d'une impulsion graphique [...] et comporte aussi la question identitaire qui aujourd'hui est partout. » Pour Zahava Seewald, il s'agit d'une œuvre de la troisième génération dont « le génie et la spontanéité restent terriblement contemporains » tout comme les thématiques que l'on y retrouve à l'exemple du « "qui suis-je" ou de la masculinité, qui restent pertinentes. » Pour Bruno Benvido, « il a anticipé ce qui est devenu notre quotidien ou notre horizon en abordant également les thématiques de la provocation, de la réflexion sur les limites de la représentation, de la fascination pour l'irreprésentable, de l'identité, de la question de la littérature contemporaine, de l'autofiction, de la vie rêvée par rapport à la vie réelle [sans oublier] cet entremêlement, ce mélange nazi et juif menant à une interrogation toujours bien contemporaine : que peut-on représenter ? Toutes ces questions sont les nôtres, il ne se laisse pas enfermer dans une catégorie, il transgresse, et c'est très actuel. » Antonio Moyano a tenu à exprimer le fait qu'« il y a des œuvres très contemporaines qui ne parlent pas, et des œuvres anciennes qui peuvent paraître très modernes », insistant sur le fait que l'on ne s'ennuie jamais avec Stéphane Mandelbaum. « Dans le catalogue, on voit par exemple l'importance des mots : ça parle énormément, il y a un bruit de fond, un mélange de langues passionnant. » Étant retourné plusieurs fois voir l'exposition au Centre Pompidou, la seule chose qui pour lui avait vieilli était le papier. D'autres thématiques ont enfin été relevées par le public : le rapport entre Stéphane et le Congo, son positionnement politique, sa fascination pour Pierre Goldman, pour les armes, pour la violence, le rapport graphique à la lettre hébraïque, le génocide arménien. De l'avis général, l'œuvre de Stéphane Mandelbaum reste ainsi bien actuelle, et les thématiques à explorer, légions.

Il s'agit pourtant, comme on l'a répété, d'une œuvre appartenant à la « troisième génération » qui donc, de ce point de vue, pourrait être quelque peu « circonscrite ». Face au relatif silence de ses parents et grands-parents, Stéphane Mandelbaum a cherché à en savoir plus, à comprendre, à connaître, à reconstituer d'une certaine façon le noyau familial et le yiddishland disparus. Cette quête supposait de passer à l'action, d'agir pour tenter d'entrer en résonance avec ce passé, en apprenant par exemple le yiddish ou en espérant intensément un signe de reconnaissance de la part de son grand-père lorsqu'il est venu découvrir son exposition à la galerie Christine Colmant (Bruxelles) en 1985⁹. Il s'agissait aussi d'essayer de comprendre comment l'assassinat systématique de 6 millions de Juifs fut une chose possible, comment des êtres humains ont pu prendre part à une telle folie destructrice. En tentant, par mimétisme créatif, par le dessin, d'entrer, par quelques côtés, dans la peau d'autrui, en cherchant une voie libératoire du côté des « explorateurs de l'âme » de notre temps ou au contraire en plongeant dans celles des truands et des assassins. Il fallait enfin réagir vis-à-vis de ce passé, non pas pour se venger, mais au moins pour montrer qu'on était là, bien au monde, qu'on y avait sa place, et qu'on ne s'en laisserait plus conter. Stéphane Mandelbaum a tenté de s'ouvrir une voie en trouant, à sa manière, la bulle de silence et d'oppression qui l'étouffait.

Derrière les « figures tutélaires » citées en introduction, mais aussi celles des nazis et des gangsters s'éclaire le « spectre » de l'humanité. Comme Icare, Stéphane Mandelbaum s'est brûlé les ailes en arpentant et en explorant cet univers reçu et en quelque sorte « imposé ». Sa fin tragique était-elle écrite ? Il l'avait en tout cas annoncée, à voir le faire-part qu'il avait

⁹ Yves Wellens, *Épreuve d'artiste*, Waterloo, Renaissance du livre, Coll. grand miroir, 2011, p. 165-170.

imaginé (reproduit en fin du catalogue de l'exposition). Et rappelons-nous le propos d'Antonio Moyano rapporté ci-devant. Si Stéphane Mandelbaum n'en avait pas terminé avec la violence, il lui avait semblé possible de la dépasser un jour. Il cherchait donc bien à se libérer d'un lourd fardeau. Y serait-il arrivé s'il avait pu poursuivre son œuvre ? On comprend bien que cette question n'ait pas vraiment de sens, parce que le chemin emprunté, qui l'a mené à une impasse, ne pouvait déboucher sur autre chose. Dans l'engagement, il a finalement, comme tant d'autres, à force de provocations plus ou moins contrôlées, forcé le destin. Sa mort, qu'il avait imaginée et dessinée en réalité à plusieurs reprises¹⁰, était une conséquence plausible et attendue de ses choix de vie. S'il a bien, finalement, provoqué son assassinat, il s'agissait plutôt, peut-être détournée, d'une forme de suicide. Son père avait bien saisi qu'il avait, à un moment, provoqué le point de non-retour : « je crois que tout a basculé quand Stéphane a menacé Weinbaum avec une arme dans une cave pour lui faire peur parce que l'autre ne voulait pas lui donner sa part, ce jour-là Stéphane a signé son arrêt de mort. »¹¹ La part d'ombre qui le hantait est partout dans son œuvre qui, « après Auschwitz » – et nous y sommes d'une certaine manière tous – demeure en effet et plus que jamais contemporaine, actuelle. Le sentiment d'une mise en abîme prédomine, en laquelle il n'arrivait ni à se situer ni à se maintenir. On a beau faire, la réalité dépassant toute fiction, il n'y a pas d'échappatoire. Stéphane Mandelbaum a conçu le projet de sonder et de cerner la réalité « intérieure » qui l'étreignait. Un combat qu'il aura certes perdu, mais qui fut fièrement mené et dont les étapes affleurent dans une œuvre aussi claire que sombre dénotant d'un talent et d'une hardiesse d'esprit incontestables. L'une de ses propres épitaphes n'était-elle pas : « Stéphane Mandelbaum. 1912-1940. Juif tué par les nazis » ?



Mickey et Himmler, 1983. Huile, feutre et crayon de couleur sur toile, collections Félix, Bruxelles.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

¹⁰ *Ibid.*, p. 189-198.

¹¹ Gilles Sebhan, *Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2014, p. 130.